

Chapitre I

*J*anvier 1800.

Le plaisir était doux, l'attente, exquise.

Le visage collé contre la vitre glacée, la jeune fille gardait les yeux tournés vers l'horizon. Il allait bientôt se montrer, le char de feu d'Ouranos, ce maître du ciel. Il allait venir, une fois encore, comme il le faisait toujours depuis le début des temps, depuis la chute de l'ange, depuis Adam et Ève. Elle l'attendait, toute fébrile dans sa chemise froissée par une nuit à chercher le sommeil là où il ne se trouvait pas.

Quel vœu ferait-elle aujourd'hui? Oh! Mais elle le savait déjà. C'était l'objet de ses préoccupations depuis le début des préparations du mariage de sa sœur Maisie. Le vœu devait être formulé sitôt que la couronne incandescente du soleil apparaissait. C'était la règle. Sa règle.

Bien sûr, cette pratique païenne n'était qu'une sorte de jeu pour elle. Son père disait que le hasard n'existait pas. Des rois aux mendiants, tous suivaient un chemin déjà tracé par Dieu. Le monde était prédestiné depuis sa création. C'était écrit. Et qu'un vœu se réalisât ne tenait que du hasard. Mais c'était toujours amusant de deviner les desseins du Tout-Puissant.

Les couleurs se transformaient. Nuances de plus en plus claires s'opposant aux ombres. Contrastes qui définissaient le contour des choses. Naissance d'un nouveau jour. L'aube triomphait toujours de la nuit.

Le jeu de la lumière sans cesse changeante modifiait le paysage. La neige grise tombée pendant la nuit rosissait en fondant sur les toitures pentues qui formaient un rempart crénelé entre la mer et

elle. Elle aurait aimé voir l'onde se voiler de pastels. Elle aurait voulu admirer les battures givrées comme un champ de cristaux de sucre sous les feux. Elle gratta ceux qui s'étaient formés sur le verre. Une neige blanche s'accumula sous ses ongles et, les yeux fixes sur l'horizon, elle suça ses doigts pour la faire fondre.

Le feu éternel vint. D'abord comme un mince fil d'or bordant la frontière entre le sol et l'espace. Puis le fil s'embrasa, éblouissant le ciel. C'était le moment. Dana serra les paupières et joignit les mains dans un geste chrétien.

Elle formula son vœu.

« Que fais-tu là? » demanda une petite voix ensommeillée derrière elle.

Sautant de sa chaise sur le parquet glacé, la jeune fille rejoignit le lit en deux bonds.

« T'es toute froide! » se plaignit la petite Harriet en la repoussant.

Les boucles d'or s'éparpillaient sur l'oreiller autour d'une frimousse contrariée.

« Alors, partage ta chaleur avec moi », dit Dana en se collant contre sa sœur.

Cette dernière poussa un cri perçant qui la fit rire.

« Arrête, Harriet, tu vas réveiller tout le monde.

– Je vais réveiller tout le monde si toi tu ne te pousSES pas! »

Dana battit en retraite et se réfugia dans son coin refroidi pour passer quelques minutes de plus. Elle souffla un nuage de vapeur et cacha son nez rougi sous sa couverture de laine.

« Tu sais quel jour on est aujourd'hui? demanda-t-elle à sa sœur.

– C'est le jour du mariage de Maisie avec Scott.

– C'est ça. »

La petite Harriet mit en train son esprit de fillette de cinq ans. Qu'on fût le jour du mariage de Maisie signifiait qu'elle allait porter sa robe neuve. Elle sourit. Mais l'expression de contentement s'effaça au souvenir des malles qui attendaient dans le salon.

« Elle va partir d'ici?

– Quand on se marie, on va vivre chez le mari.

– Pourquoi elle se marie, Maisie, alors?

– Eh bien... parce qu'elle le veut.

– Pourquoi elle le veut? insista Harriet, très sérieusement.

– Parce qu'elle aime Scott.

– Et c'est pour ça qu'elle est obligée de le marier?

– Non, s'impatienta Dana, elle le marie parce qu'elle le veut bien, c'est tout. »

Moment de réflexion.

« Elle va pleurer, Maisie? »

– Sans doute. Un bonheur se gagne souvent au prix du sacrifice d'un autre. Le mariage demande qu'elle quitte définitivement sa famille pour en fonder une nouvelle.

– Maisie? Elle va avoir une famille nouvelle? »

Dana se tourna vers sa sœur, résistant à la tentation de se serrer contre elle.

« Quand elle aura des enfants.

– Je pourrai aller vivre dans sa nouvelle famille?

– Tu pourras certainement lui rendre visite à l'occasion.

– Et elle me fera des biscuits à l'écorce d'orange confite?

– Tu ne penses qu'à manger, petite gourmande. »

Dana pinça le petit nez gelé au centre du visage joufflu. L'enfant éclata de rire. Elle était jolie, Harriet. La plus jolie des trois filles du pasteur Henry Cullen. Et Maisie et Dana qui l'adoraient la gâtaient sans remords.

« Dis, Dana, fit la voix enfantine après s'être calmée. Est-ce que Papa et Mama m'obligeront à dormir dans la chambre de Maisie quand elle ne sera plus là? »

– Pas si tu ne le veux pas, ma puce.

– J'en ai pas envie... »

Le bouton de rose que formait la bouche de Harriet avait éclos en un charmant sourire qui réchauffa à lui seul le cœur de Dana.

La cloche de fonte tinta dans la cuisine du presbytère et coupa court à leur conversation. À contrecœur, Dana repoussa les couvertures et, assise sur le bord du lit, regarda ses vilaines jambes suspendues dans le vide. Il fallait faire vite. Son père ne tolérait sous aucun prétexte qu'on soit en retard pour le petit-déjeuner. Elle claudiqua en chaussettes jusqu'à ses brodequins, les enfila, les laça. Puis elle inséra une extrémité du tuteur d'acier dans un étrier conçu à cet effet au niveau de la partie interne de la semelle exhaussée de sa chaussure gauche, solidifia l'autre extrémité sous le genou avec l'embrasse et sécurisa l'appareil redresseur avec une sangle cousue au brodequin au niveau de la cheville.

« Aide-moi, Dana, se plaignit Harriet qui se débattait, coincée dans sa robe de laine bleue.

– Je viens, je viens... »

La voix de Henry Cullen résonnait dans la maison. On entendit le pas pressé de Maisie dans le corridor. Elle appelait leur mère. Elle ne trouvait pas ses épingles à cheveux ornées de perles.

« C'était quoi, ton vœu? » demanda Harriet lorsque sa tête fut passée dans l'encolure.

Dana la fit pivoter entre ses genoux et noua rapidement les cordons dans le dos.

« Si je te le dis, il ne se réalisera pas.

– S’il se réalise, tu me le diras?

– Tu le sauras. »

La fillette admira d’un air satisfait sa robe et lissa les rubans blancs qui retombaient sur la jupe avec le plat de sa main. Quelqu’un frappa à la porte.

« Je mange la part de celles qui descendent en retard, chanta malicieusement une voix derrière le panneau de bois.

– Si tu le fais!... commença Dana, furieuse.

– Je suis jolie? demanda Harriet.

– Tu es aussi jolie qu’une jacinthe sauvage au printemps. Allons, maintenant enfile tes chaussures et descends à la cuisine. J’arrive dans cinq minutes. »

La fillette sortit de la chambre en courant. Le visage de leur frère Thomas apparut dans l’encadrement de la porte, un sourire accroché jusqu’à ses oreilles et qui la narguait.

« Eh bien! dit-il en faisant le constat que Dana se trouvait toujours en chemise de nuit. Je crois que je vais me régaler ce matin.

– Si tu le fais, reprit Dana en le défiant ouvertement, je raconte à Papa ce que j’ai vu l’autre jour derrière l’entrepôt. »

Thomas feignit l’ignorance.

« Quel entrepôt?

– Quel entrepôt! fit-elle en imitant la voix modulée de l’adolescent. Est-ce que je dois demander à Miss Murray de te le rappeler? »

La bouche du garçon se pinça en une mince ligne crayeuse entre ses joues cramoisies.

« Tu es jalouse parce que tu sais que pas un garçon ne voudrait embrasser un vilain petit canard boiteux comme toi. »

Sachant trop bien l’effet qu’aurait son trait de méchanceté sur sa sœur, fiérot, Thomas disparut à son tour dans le branle-bas qui régnait dans la cuisine. Le cœur percé, Dana contempla le vide de la porte. D’un pas rageur elle alla la fermer et s’y adossa, se forçant au calme en songeant à son vœu.

« Il viendra, il me l’a promis », murmura-t-elle, forte de ses convictions.

De la cuisine s’élevaient des cris. En ce matin du mariage de l’aînée du pasteur Cullen, la maisonnée était sous l’emprise d’une fébrilité presque survoltée. Sans perdre une minute de plus, Dana décrocha de son cintre la robe que sa mère lui avait remodelée pour l’occasion et s’habilla à son tour. De la commode au miroir, du

miroir à l'armoire, de l'armoire à la commode, elle évitait le pot de chambre plein en claudiquant, s'arrêtant pour regarder par la fenêtre chaque fois qu'elle passait devant. Le soleil était maintenant complètement levé.

Maisie aurait un beau mariage.

L'église s'emplissait des fidèles, invités ou badauds, venus assister à la cérémonie. Le cou tordu, Dana gardait son regard rivé sur la porte. Il viendrait. Il ne pouvait manquer le mariage de Maisie. Le pasteur, son père, discutait avec les Chalmers, la famille du fiancé. Il avait revêtu sa robe noire et son col clérical immaculé. Les bandes de Genève empesées tombaient sur sa poitrine comme les caroncules du coq. Il ne souriait pas. Henry Cullen ne souriait pour ainsi dire jamais. Comme si l'expression du bonheur allait à l'encontre de l'enseignement des Écritures saintes. Pour Henry, le but de la vie étant de rechercher le salut dans la foi, chaque jour était une épreuve imposée par Dieu et il fallait la subir avec humilité. Heureusement qu'il y avait les fleurs, les oiseaux et les livres pour les sauver de l'ennui.

Les gens prenaient place sur les bancs. Le pasteur Cullen se dirigeait vers la porte. Le lourd battant de bois grinça dans ses gonds et les coups de la lumière vive, enfermant tout ce petit monde avec Dieu. Dana sentit son cœur se briser et la minuscule main de Harriet se glisser dans la sienne.

« Tu vas pleurer parce que Maisie se marie? »

Se mordant les lèvres, la jeune fille secoua la tête et ouvrit son psautier métrique écorné.

Son visage penché sur le sien, sa mère entonna le 128^e psaume. À sa belle voix se joignirent celles des gens présents. Le chant s'éleva dans la vieille église datant de 1244 et rappela que le bonheur du juste se trouve dans l'harmonie familiale. Il y eut des fausses notes et un étternuement. Après quelques chuchotements et bruissements de chaussures sur le sol revint un silence empreint de solennité. Pompeusement, son père brandit sa main au-dessus de la tête des futurs époux, qui se tenaient debout devant lui, et posa sur l'assemblée un regard pénétrant qui aurait fait fuir tous les démons de l'enfer.

« Mes bien-aimés, nous sommes réunis ici, en la présence de Dieu et de cette assemblée, pour unir cet homme et cette femme dans le saint mariage... »

Un grincement interrompit le pasteur, qui plissa les paupières.

Une silhouette se découpa dans la tranche de lumière qui pénétrait la salle. Puis la porte se referma de nouveau sur le silence pendant que l'intrus se découvrait la tête. S'excusant d'une voix timide auprès de ceux qui le dévisageaient, il longea le mur comme une ombre, jusqu'à l'avant. Ceux qui le reconnurent chuchotaient en échangeant des regards équivoques.

Indifférente à la réaction des gens, son cœur rempli soudain d'une joie incommensurable, Dana poussa Harriet contre Thomas pour faire de la place à l'homme qui lui souriait en se glissant près d'elle. Il sentait bon le cheval et le cuir.

« Je savais que tu viendrais, murmura-t-elle en prenant la main glacée qu'il lui tendait.

– Je te l'avais promis, non? Je tiens toujours mes promesses, souviens-t'en, Dana. »

La jeune fille serra très fort la main de son frère Jonat. Tenir celle de Dieu en personne ne lui aurait pas fait plus plaisir.

Le mariage pouvait commencer.

La sortie des mariés se fit sous une pluie de riz, bénissant une union fertile. Les mariés souriaient de bonheur, recevaient félicitations, poignées de mains et embrassades. Dana regardait, sa main soudée à celle de Jonat. Son frère et elle restaient en retrait dans la pénombre de l'entrée qui perçait la grosse tour carrée en façade. Jonat avait à peine adressé la parole à leur père, qui semblait toujours lui en vouloir. Cependant, Dana avait vu leur mère, ses joues roses de joie, lui couler des regards tendres. Cette situation attristait beaucoup la jeune fille. Elle décida dès lors de son vœu du lendemain : que son père et Jonat se réconcilient enfin.

Les cloches sonnèrent et firent vibrer l'air dans le portique. La jeune fille mit sa main libre sur son oreille.

« J'ai des cadeaux pour Maisie et pour Mama, lui chuchota tout d'un coup son frère. Tu viens avec moi les chercher? »

– C'est quoi?

– Une surprise. Je les ai laissés dans la voiture.

– Quelle voiture?

– Viens avec moi. »

La jeune fille leva des yeux ravis vers lui. Elle aurait suivi Jonat jusqu'en Afrique, jusqu'au bout du monde. Elle vit une jeune femme vêtue d'une élégante pelisse verte bordée de martre comme son manchon. Margaret, la fille du docteur Balfour, venait vers

eux. On parlait d'un mariage possible entre elle et Jonat. Mais son frère semblait vouloir l'éviter et entraînaît déjà Dana derrière lui.

Elle le suivit jusque dans Kirk Wynd. Dissimulé dans l'angle de Hill Street, un landau noir fermé attelé à deux chevaux gris était garé. Le cocher attendait, assis sur son siège. Dana avait bien envie de faire un tour dedans. Elle n'avait jamais voyagé que dans la charrette de son père et que deux fois dans le buggy de Scott.

« C'est à toi? s'extasia la jeune fille.

– Bien sûr que non. Elle appartient à un ami.

– Il est médecin comme toi?

– Oui.

– Je peux faire un tour? »

Le rire du jeune homme se répercuta dans l'air vivifiant qui rougissait les joues et le nez.

« La maison est à deux pas d'ici, Dana, et je ne crois pas que le moment soit approprié. Mais demain je dois passer voir le docteur Balfour. Après, si tu le veux, nous irons faire un tour jusqu'à Ravenscraig. Comme avant.

– J'aimerais bien... Est-ce que Miss Balfour va venir avec nous?

– Pourquoi viendrait-elle? »

Jonat s'était retourné vers elle. Il ne souriait plus. Elle baissa les yeux, embarrassée.

Songeur, le jeune homme orienta son regard vers la tour de l'église qui restait visible derrière le toit des bâtiments. On entendait la rumeur des voix résonner dans la ruelle encaissée par les murs de pierres noires de suie.

« Je dois voir Mr. Balfour pour une affaire strictement professionnelle avant de repartir.

– Tu restes combien de jours? »

Le visage de Jonat s'assombrit. Pour lui, rester jusqu'au lendemain était déjà trop. Il ouvrit la portière du véhicule.

« Jusqu'à demain. Allez, monte. Je vais te présenter mon ami. »

L'habitacle était plongé dans la pénombre. Les yeux curieux de la jeune fille s'agrandissaient pour mieux voir. Pas de dorures ni de moelleux coussins de velours. La seule touche de raffinement était un frais et agréable parfum d'eau de Cologne flottant à l'intérieur du véhicule qui, finalement, était bien petit. Ce ne fut qu'à ce moment qu'elle se préoccupa de la présence de l'homme assis sur la banquette du fond.

« Dana, voici Francis.

– Enchantée, monsieur, fit la jeune fille en exécutant une révérence.

– Enchanté, Miss Cullen », lui répondit une voix basse.

L'homme avait incliné la tête et elle ne put discerner avec clarté les linéaments de son visage. Il portait une redingote noire et un chapeau de feutre dont le large bord jetait de l'ombre sur ses yeux. Et elle put distinguer une fine bouche qui s'ourlait légèrement aux coins.

La main de l'inconnu s'agita sur le pommeau de sa canne qu'il tenait piquée au sol entre ses genoux. Entre les doigts gantés brillait le regard d'une tête de lion argentée. Elle n'avait jamais vu de pommeau aussi somptueux.

Son frère récupéra un grand carton sur le siège d'en face et un plus petit dans le compartiment à bagages.

« Tu peux porter celui-là ? »

– Je crois, oui, répondit-elle distraitement en gardant son attention fixée sur le mystérieux personnage.

– Dana ? »

La jeune fille saisit le carton que lui tendait Jonat et s'inclina une seconde fois devant l'homme en le remerciant de l'avoir laissée visiter sa voiture. L'individu redressa les épaules et elle capta l'éclair gris métallique d'un regard posé sur elle. Intimidée, elle descendit de la voiture à la hâte et attendit son frère qui échangeait quelques mots avec son ami. La voix trop basse de l'homme l'empêchait d'en saisir le sens. Jonat la rejoignit, referma la portière, puis ils s'éloignèrent vers l'église tandis que le cocher mettait la voiture en route.

« Il ne vient pas dîner avec nous ? » demanda-t-elle d'une petite voix en priant que ce fût le cas.

Drapé d'un mystère digne d'un sinistre personnage du *Château d'Otrante*, l'inconnu l'avait troublée.

« Non. Mon ami... est un peu timide.

– Ah bon ! »

Le soulagement dénoua un petit nœud dans son ventre.

Isolée et assise sur une chaise dans un coin du salon, Dana se faisait spectatrice des festivités. Tous ces gens qui parlaient, mangeaient et dansaient prenaient d'assaut sa maison, rognaien son espace. Elle n'aimait pas particulièrement les fêtes. Les dames évoluaient gracieusement dans de jolies robes de mousseline de coton brodé et perlé, dévoilant de délicates chaussures lacées autour de leurs chevilles gainées de bas fins... Des chaussures comme elle n'en porterait jamais.

Elle avait plutôt envie de monter dans sa chambre pour se

plonger dans l'imaginaire d'un livre et d'usurper l'identité de celles qui plaisaient.

Depuis un bon moment, Jonat l'avait abandonnée pour suivre Miss Balfour avec qui il entretenait une conversation animée. Il ne lui reviendrait plus. La belle demoiselle s'en assurerait. Son frère était si élégant dans son frac de drap bleu de nuit et sa culotte grise qui lui seyaient parfaitement. Elle avait entendu des commentaires chuchotés sur son passage à la sortie de l'église. Toutes les jeunes femmes présentes avaient remarqué le fils aîné du pasteur Cullen.

Miss Balfour ne cessait de lui toucher le bras tout en parlant et lui se penchait près de son oreille pour lui répondre. Elle rougissait et il riait de bon cœur. Pourtant, il y avait une certaine retenue dans l'attitude de Jonat. Le doute qu'une autre femme lui avait ravi son cœur piqua celui de Dana. Pas qu'elle affectionnât spécialement Miss Balfour, mais épouser la fille du plus important médecin de Kirkcaldy inciterait peut-être Jonat à revenir y vivre.

Hugh Balfour était le médecin chez qui Jonat avait acquis deux années d'apprentissage avant de s'inscrire à l'Université d'Édimbourg. Il préparait maintenant son examen pour l'obtention de son diplôme en médecine, qui aurait lieu dans quelques mois.

La médecine était une profession plus qu'honorable aux yeux de la société. Mais pour Henry Cullen, que son fils aîné optât pour cette voie créait une brèche dans les traditions familiales. Depuis cinq générations, le fils aîné du fils aîné des Cullen était un homme du clergé. Ainsi pour Jonat, comme pour Henry et les autres les précédant, c'était sa destinée. Mais Jonat en avait décidé autrement. Le jeune homme avait découvert sa passion pour la science pendant la maladie de Dana.

À l'âge de sept ans, elle avait souffert de paralysie infantile¹. C'est le docteur Balfour qui avait traité Dana. La jeune fille ne se souvenait que vaguement de cette époque. Sinon des bras de son frère qui la portaient, de sa voix qui lui faisait la lecture, de ses mains qui obligeaient ses membres à des exercices douloureux et de ses yeux noisette qui la suppliaient silencieusement de se battre. Il avait passé des nuits entières à son chevet, la veillant dans son sommeil. Jonat avait été plus qu'un frère pour elle. Il avait été un père qui avait souffert avec elle, qui lui avait insufflé la force de vaincre le mal qui menaçait de lui voler sa vie. Et c'est grâce à lui si elle avait recouvré l'usage de ses jambes.

1. Le nom poliomyélite n'est apparu dans le vocabulaire médical qu'en 1892. On désignait auparavant cette maladie sous le nom de paralysie infantile.

Suivant les instructions du médecin, qui empruntait la méthode de Cheselden pour traiter les pieds bots, Jonat lui avait appliqué chaque jour à son retour de classe des emplâtres de farine et d'œufs destinés à empêcher la progression des malformations de ses jambes paralysées qui se tordaient. Plus tard, après avoir étudié des schémas d'attelles conçues par un certain Antonio Scarpa, il avait dessiné sa première paire de brodequins adaptés, qu'un cordonnier de l'endroit avait fabriqués. En appliquant une force opposée aux muscles paralysés, les tiges de fer mises sous tension les étiraient pour les empêcher de se raccourcir, permettant aux os de continuer de croître de façon normale. Ces instruments de torture disgracieux avaient presque totalement repositionné son pied droit; la pointe ne déviait plus que très légèrement vers l'intérieur. Mais il en allait tout autrement pour le gauche, qui reposait encore en partie sur sa face externe. Les muscles du mollet de cette jambe étaient si atrophiés que le pied n'avait pu se redresser complètement.

La convalescence avait été longue et pénible. Faire des exercices quotidiens avait ramené la force dans ses membres et graduellement Dana avait réappris à marcher sans béquilles. Ainsi, elle avait grandi dans la solitude de ceux qui étaient différents des autres. Elle avait appris à composer avec le regard méprisant des adultes et la méchanceté crue des enfants. Son refuge, elle le trouvait dans les livres qu'elle empruntait dans la librairie ambulante de M. Lockhart ou dans ceux que Jonat lui procurait à l'occasion.

Des éclats de voix l'extirpèrent de son petit monde intérieur. On se regroupait autour des nouveaux époux pour porter un toast. Maisie, aussi belle qu'une rose d'hiver dans sa robe en crêpe de soie blanche, avait fièrement jeté sur ses épaules le magnifique châle en gaze de soie pourpre de Spitalfields que lui avait offert Jonat et qui faisait si bien ressortir le rouge de ses joues. Puis du piano-forte montèrent quelques notes qui s'enchaînèrent en un branle enlevé. Harriet se faufilait entre les danseurs, entraînant une ribambelle d'enfants dans sa suite. Le pasteur, un verre de cordial à la main, surveillait les festivités de son poste dans un coin de la pièce.

«Je peux m'asseoir?»

Dana tressaillit. C'était Timmy Nasmyth, un cousin qu'elle rencontrait pour la première fois.

Elle haussa les épaules dans un geste d'indifférence. Le garçon tira près d'elle une chaise libre et s'y installa, faisant mine de s'absorber dans ce qui se passait dans le salon.

«Ils ont l'air de bien s'amuser, commenta-t-il après quelques minutes.

– Hum... » fit-elle en hochant la tête.

Les jambes de Timmy se balançaient sous la chaise, la semelle de ses chaussures froissant le sol à chaque passage.

« C'est plutôt chouette de rencontrer des nouveaux cousins.

– Hum... »

Le jeu de jambes l'agaçait et Dana poussa un soupir d'impatience. Il tapait maintenant sur sa cuisse avec la paume de sa main, cadencant le rythme de la musique sur laquelle les danseurs évoluaient au centre du salon qu'on avait débarrassé de ses meubles.

« Maman dit que tu as à peu près mon âge. »

Elle savait qu'il avait quelques mois de plus qu'elle. N'eût été de son visage rond que modelait encore l'enfance, sa corpulence eut laissé croire qu'il avait trois ou quatre ans de plus.

Il continua. Apparemment, le garçon cherchait à la faire sortir de son mutisme.

« Tu es déjà venue à Édimbourg? »

– Non, dut-elle s'efforcer de répondre.

– Moi, je n'étais jamais sorti de la ville. Finalement, c'est bien, la campagne...

– Dieu a créé les campagnes. C'est l'homme qui a créé les villes. C'est une phrase de William Cowper. Tu lis parfois, cousin Timmy? »

Le visage du garçon se renfrogna et il marmonna une réponse qu'elle n'osa lui demander de répéter. Consciente d'avoir écorché l'orgueil de son cousin, Dana se tut, souhaitant qu'il décide de la laisser tranquille.

« On n'a pas le temps de lire quand on doit gagner son pain. Mais je connais *Gulliver's Travels*². »

Timmy avait fait cette déclaration avec l'importance d'un jeune homme qui prend enfin sa place dans le monde des adultes. Et la brillante et amusante satire de la nature humaine de Jonathan Swift étant son livre préféré, Dana eut un intérêt nouveau envers ce cousin aux manières un peu rustres.

« Tu aides ton père dans son moulin? »

– Na! Mon frère James vient de commencer son apprentissage. Moi, je vais encore à l'école. Mais je fais des livraisons pour lui. »

Charles Nasmyth était papetier dans Wester Portsburgh, un quartier de la capitale situé au pied de Castle Rock, juste à côté de Grass Market. Depuis les battures de Kirkcaldy, elle pouvait voir l'ombre du fameux rocher déformer la ligne d'horizon comme une

2. *Les Voyages de Gulliver*.

gibbosité sur le dos d'un bossu. La mère de Timmy était la sœur de Janet Cullen, la femme du pasteur. Les deux familles ne s'étaient guère côtoyées depuis seize ans. Une dispute qui avait suivi une remarque désobligeante de Henry sur le goût prononcé de Charles pour les spiritueux. C'est que l'oncle Nasmyth avait abusé un peu trop du gin lors du baptême de Maisie, et le comportement de son beau-frère devant les invités avait grandement embarrassé le pasteur Cullen. Les deux hommes, s'obstinant chacun dans leurs retranchements, attendaient que l'autre fasse ses excuses le premier. N'eût été de leurs obligations envers Maisie, dont ils étaient parrain et marraine, les Nasmyth seraient restés à Édimbourg.

Le garçon se tortillait maintenant les fesses sur sa chaise. Il plongea une main dans la poche de sa culotte et en sortit une poignée de sucreries à l'aspect peu ragoûtant. Il en retira quelques fils de coton et cheveux collés et brisa un bonbon de l'amalgame.

« Tu en veux un? Ils viennent de la confiserie Brown, dans High Street. »

Comme elle mangeait rarement des gâteries, elle accepta avec plaisir la pastille rouge qui lui colla aux doigts. Le sucre d'orge fondait sur sa langue, le plus onctueux des péchés de gourmandise. Les yeux rivés sur le visage de sa cousine, Timmy faisait rouler sa friandise dans sa bouche.

« Qu'est-ce qu'il y a? »

— Rien », répondit-il sans pour autant détourner sa mine curieuse.

Puis elle comprit et baissa le regard sur ses mains posées sur ses genoux.

« C'est vrai que tu as des yeux bizarres pour une fille. J'avais un chat qui avait des yeux comme les tiens. Mais l'un était bleu et l'autre était vert. »

Fronçant les sourcils, Dana le considéra un moment de biais, cherchant dans son attitude un air de moquerie. Visiblement, il avait dit cela sans malice.

« Est-ce que tu vois la même chose de tes deux yeux? »

— Oui.

— Ah bon! »

Il suçsa sa pastille en claquant la langue. Ses joues rondes se creusèrent puis une rangée de dents lui sourit.

« J'aimais beaucoup mon chat. En fait, c'était une chatte. Elle s'appelait Queenie et c'était la plus belle chatte du quartier. »

Prise au dépourvu, Dana ne sut que répliquer. Une chaleur lui monta aux joues.

« J'ai un jeu de l'oie, fit-elle. Tu as envie de jouer avec moi? »

- D'accord.
– Moi aussi, j'aime les chats. »

Tirée de son sommeil par un bruit, Dana ouvrit un œil. Incertaine de ce qui l'avait réveillée, elle prêta l'oreille. Harriet dormait paisiblement toute pelotonnée contre elle. Le souffle régulier de la fillette réchauffait sa nuque. Des voix étouffées lui parvinrent du rez-de-chaussée. Intriguée, Dana s'assit dans son lit, prenant soin de bien recouvrir sa sœur pour ne pas que la chaleur s'échappe des draps. Qui pouvait être encore debout au beau milieu de la nuit ?

Dana sauta du lit et se glissa dans l'obscurité du corridor. Une lueur dorée éclairait l'escalier. Elle s'y dirigea en longeant le mur pour se guider.

« Que Dieu pardonne à ceux qui marchent dans les pas de Satan ! Que Dieu ait pitié de moi si j'en héberge un ! »

La voix de Henry Cullen grondait dans le salon.

« Père...

– La nuit du mariage de ta sœur ! Quelle honte ! Quelle calomnie ! Quel blasphème ! Le cercueil n'est pas un puits du savoir, Jonat ! Que ce fût toi ou l'un de tes semblables qui a commis ce geste, je le condamne.

– Comment pouvez-vous condamner le désir de vouloir apprendre ? Les morts expliquent la vie ! »

Il y eut un claquement sec suivi d'un sourd bourdonnement. Henry Cullen avait fait violemment tomber son poing sur le piano-forte. Dana en trembla autant que l'instrument. Son père et son frère se disputaient encore. Cela avait-il à voir avec la visite du sacristain peu de temps après que le ministre du culte se fut mis au lit ? Son père était alors entré dans une colère terrible et ne s'était pas recouché.

« Les morts appartiennent à Dieu ! Tu n'as pas le droit de violer une sépulture. C'est un acte blasphématoire. Tu aurais dû faire un clergyman comme il se devait. Comme ça, tu aurais un peu plus de respect pour les morts. Je n'arrive pas à concevoir que je me suis ruiné pour faire de toi un hérétique !

– Il n'y a rien d'hérétique dans la science. Car je suis un homme de science, père, que vous l'acceptiez ou non. Je respecte la vie et je cherche à la comprendre. Cela n'est-il pas valable à vos yeux ?

– Dois-tu déranger les morts pour ça ? »

Exaspéré et fatigué d'avoir à toujours à débattre du même sujet, Jonat secoua la tête et ferma les paupières en soupirant.

« Père, ce n'est pas moi qui ai pillé cette tombe.

– Tu arrives ici pour une nuit et un mort disparaît dans *mon* cimetière. Je veux savoir où tu es allé ce soir après ton départ. »

Jonat hésita. Du reste, on les avait vus ensemble.

« J'étais au George Inn avec un ami. Demandez à Rob Macintosh, il vous le confirmera. »

Henry Cullen fixa son fils avec froideur.

« Avec un ami? Le fils de ce chirurgien d'Édimbourg? demanda-t-il avec une hargne mal contenue.

– Oui. Il a offert de me conduire ici. Vous ne croyez tout de même pas que c'est lui qui a volé le cadavre?

– Comment oses-tu te montrer ici avec ce... ce vaurien!

– Francis est un homme honnête.

– Je sais très bien quel genre d'homme il est, persifla sourdement Henry Cullen. Charles m'en a brossé un portrait assez peu flatteur.

– Oncle Charles ne le connaît pas.

– Mais tout Édimbourg semble le connaître. Cet homme fréquente des milieux peu recommandables. Il est membre d'une société secrète qui arbore le pentacle et dont les adeptes font des... je n'ose même pas dire le mot sous mon toit! Je lis les journaux, je te le rappelle. Je sais ce qu'ils y font.

– Père, ces rencontres n'étaient en aucune manière des messes noires comme on l'a colporté. Les membres de ce club s'assemblaient pour discuter de sciences, rien de plus. D'accord, le choix de leur insigne était discutable. Mais vous savez très bien que le pentagramme est un symbole chrétien. Il représente les cinq extrémités du corps humain comme les cinq plaies du Christ. Il est un symbole de vie et de santé. De toute façon, le Cercle d'Esculape a été dissous il y a plusieurs mois.

– Après qu'une jeune femme eut été tuée. On dit qu'il s'agissait d'un rite satanique. »

Jonat avait craint que cette histoire ne se rende jusqu'aux oreilles de son père. Une prostituée qui avait participé à une fête organisée par des membres du cercle pour célébrer la remise de leurs diplômes avait été agressée. Une affaire assez funeste, en fait. Des accusations avaient été portées sur la fraternité, dont les activités faisaient bien jaser. Mais l'affaire avait rapidement été étouffée par les familles des jeunes hommes concernés.

« Francis n'a rien à se reprocher en ce qui concerne ce meurtre. »

Intriguée par ce qu'elle venait d'entendre, Dana descendit les deux premières marches, prenant soin de rester dans l'ombre. Vêtu de sa chemise et de son bonnet de nuit, son père lui tournait le dos.

« Que vaut ton opinion, ma foi? Car c'est pour acheter ton silence sur ce qu'ils font que les Seton t'ont offert ce coffre d'instruments hors de prix? »

Jonat, qui lui faisait face, portait encore ses beaux habits. Le visage de son frère s'était durci.

« J'ai payé ces instruments avec mes propres deniers, se défendit-il d'une voix grave. Je travaille en tant qu'assistant pour le professeur Seton, qui est un chirurgien reconnu comme l'un des meilleurs d'Édimbourg, si ce n'est d'Écosse. Je prépare les sujets d'étude pour ses cours, c'est tout. Je ne fais pas la résurrection des morts. Ce travail, il le commande à ceux qui en font le commerce. Mais il me serait inutile de nier cette pratique; la loi ne nous autorise que les corps des condamnés à mort, qui ne sont tout de même pas légion en ces temps qui courent. Pour s'approvisionner, on se tourne vers d'autres moyens.

– Alors tu ne nies point t'adonner à de tels actes blasphématoires. »

Un grand frisson secoua l'échine de Dana. Elle avait entendu parler de ces histoires d'horreur qui racontaient comment des chirurgiens volaient des cadavres pour les disséquer. Mais jamais elle n'aurait imaginé que Jonat pût s'adonner à de telles activités. Pas *son* Jonat!

Jonat soupira en frottant son front. La conversation tournait en rond. L'esprit obtus de son père n'admettrait jamais les besoins de la science. Toute tentative d'explication serait stérile.

« Je vais me coucher. Nous reprendrons cette discussion demain... »

– Non! Tu n'iras te coucher que lorsque j'aurai terminé. Il est grand temps que je mette un terme à tout ça. Demain tu iras demander la main de la fille de Balfour. »

La mâchoire de Jonat tomba.

« Quoi? »

– Tu as bien entendu.

– Margaret est une bonne amie. Mais je ne veux pas la marier, père. Ce serait... malhonnête. Je ne l'aime pas assez pour ça!

– Qui te demande de l'aimer? Votre amitié suffira. Ce sera la plus honnête des malhonnêtetés que tu auras faites. Tu n'as pas voulu faire un clergyman, soit! La médecine a ses vertus, je le reconnais. Mais je ne tolérerai jamais que tu t'abaisses à pratiquer la chirurgie. Donc tu cesses de fréquenter ce jeune Seton et tu reviens à Kirkcaldy sitôt ta licence reçue. Je suis prêt à fermer les yeux sur ce qui s'est passé cette nuit dans le cimetière, à oublier tout le reste et à te réhabiliter dans cette famille à ces seules conditions. »

Une expression de mépris se peignit soudain sur le visage de Jonat. Le ventre de Dana se crispa.

« Comment pouvez-vous marchander ainsi mon avenir?

– Je le peux parce que tu n’as que vingt ans, que je suis ton père et que tu me dois toujours obéissance! Parce que c’est moi qui ai payé tes études. Et parce que je ne me suis pas endetté pour te voir découper les hommes comme de la viande à boucherie. Ni pour t’entendre me dire que les hommes et les singes sont de la même espèce. C’est à l’encontre de mes principes.

– Vos principes?

– Ceux qui me sont dictés par les Saintes Écritures, mon fils! Ceux que je prêche! »

Estimant que de toute façon plus rien ne les réconcilierait, Jonat décida de se vider de sa rancœur. Son regard n’était plus celui d’un fils vivant de la générosité de son père, mais d’un homme enfin affranchi de son emprise. Avec un certain plaisir, il reprit une phrase qu’il n’avait jamais oubliée de l’un des nombreux prêches du pasteur.

« Prêcher la charité et cultiver l’intolérance sont les vertus d’un homme capable de brûler en sacrifice son fils sur le bûcher de la vanité. Mais Dieu ne reconnaîtra point cet homme-là. Car c’est dans le cœur de celui qui sait faire la différence entre le bien et le mal que Dieu habite. »

Le bruit de la gifle surprit Jonat autant que Dana. La douleur suivit, cuisante sur la peau de l’un, terrible dans le cœur de l’autre.

« Vous m’avez donné... une bonne éducation... et certaines valeurs qui me suivront toute ma vie, murmura Jonat avec froideur. Je vous en remercie. Je ne vous demanderai jamais rien de plus que ce que vous m’avez déjà donné. Je retourne à l’auberge. »

Le jeune homme se dirigeait vers l’escalier dans le but de monter chercher ses affaires.

« Si tu quittes cette maison cette nuit, c’est pour ne plus y revenir, Jonat », résonna la voix sèche de Henry Cullen qui n’avait pas bougé.

La main de Jonat serrait la rampe de bois. Il perçut un mouvement tout en haut de l’escalier. Toute seule dans le noir, Dana le regardait, ses yeux fondant de chagrin. Sans répondre à son père, il grimpa la rejoindre et la souleva, la serrant contre lui. Elle était si légère, si fragile. Les longs bras maigrelets de sa petite sœur s’enroulèrent autour de son cou avec une vigueur qui lui broya le cœur et il rabattit les paupières pour contenir ses propres larmes. Elle hoqueta dans le creux de son cou.

« Dana... murmura-t-il tout bas, ne pleure pas.
– Je n'arrive pas à m'en empêcher... Jonat, sanglota-t-elle.
– Oh! Petite Dana... »

Il la porta dans la chambre où dormait toujours Harriet et la déposa sur le lit. Des voix s'élevaient du salon. Leur mère s'était levée. Jonat entendait les supplications qui n'attendriraient aucunement le pasteur Cullen et les lamentations qui faisaient mal à l'âme. Les pleurs de Dana redoublèrent. Et lui se sentait si misérable d'être la cause de tous ces malheurs.

« Ne pars pas, Jonat.

– Je n'ai pas le choix, Dana.

– Emmène-moi avec toi...

– Tu sais très bien que je ne peux pas t'emmener avec moi. Ta place est ici, avec tes sœurs. Mais je te promets que je penserai tous les jours à toi et que la distance ne m'empêchera pas de m'occuper de toi si tu as besoin de moi. »

Tous ces cris finirent par réveiller Harriet. La fillette, ne comprenant pas ce qui mettait tout le monde en émoi, éclata en sanglots à son tour. Jonat, le cœur en miettes, ouvrit les bras pour les accueillir toutes les deux. Il lui sembla que le prix de son sacrifice était bien grand. Mais il savait que ce qui venait de se produire était destiné à arriver un jour ou l'autre. Il aurait à en tirer le meilleur parti.

La voiture bringuebalait sur le pavé de High Street et les ressorts sous les sièges grinçaient à chaque secousse. Son visage morose collé à la vitre, Dana regardait défiler les façades grises des édifices.

Jonat avait pu disposer de la voiture de son ami pour l'avant-midi. À son retour de chez le docteur Balfour, il s'était rendu au presbytère devant lequel Dana l'attendait, chaudement habillée, les deux mains perdues dans son manchon. Comme promis, il emmenait sa sœur faire un tour avant de repartir pour Édimbourg.

« Tiens! C'est là que travaille Scott », fit la jeune fille en pointant une affiche.

Robert Chalmers & Son, Cabinet Makers: un atelier d'ébénisterie. Le beau-père de Maisie en était le propriétaire. L'affaire marchait bien et Scott, qui y avait fait son apprentissage, en était maintenant l'associé.

Le nouveau couple louait un logement à quelques pas de là, dans Tolbooth Wynd.

Ils roulèrent en silence, passant devant les marais salants, puis

devant le port où mouillaient plusieurs navires marchands et où reposaient quelques baleiniers sur des étais. Ils longèrent les propriétés des Oliphant et des Landale, deux des familles les plus influentes de la région, puis ils passèrent le pont de pierre qui enjambait la East Burn au bord de laquelle la distillerie Spears s'était établie, pour enfin emprunter le chemin de Dysart.

Un ciel blafard contrastait avec les eaux sombres de l'estuaire de la Forth. Le paysage avait été saupoudré d'une fine neige pendant la matinée. Dana se cala dans le fond du siège. Il flottait toujours dans la voiture ce parfum d'eau de Cologne. Cela lui rappela l'homme mystérieux. L'ami de Jonat que son père jugeait comme un être mauvais. Elle devait admettre que l'impression que l'inconnu lui avait faite n'avait pas été des plus rassurantes. Mais elle ne pouvait croire que son frère pût s'associer à une âme foncièrement mauvaise.

Elle n'avait plus le cœur à faire cette balade. La voyant abattue, Jonat tendit sa main vers le visage de sa sœur et lui caressa la joue.

«J'aurais espéré un petit sourire», dit-il en lui relevant le menton.

Elle étira la bouche en quelque chose qui pouvait faire penser à un sourire. Mais les coins des lèvres retombèrent tristement, comme la main de Jonat.

L'équipage traversait le village de Dysart et voyagea pendant encore quelques minutes dans Nether Street. La voiture s'immobilisa enfin sur le bord d'un parc boisé.

Les ruines de Ravenscraig Castle, qui couronnaient une éminence rocheuse, étaient visibles à travers les arbres nus et gris. Cette ancienne place forte appartenait aux Sinclair, comtes de Roslin. Elle avait été détruite par Cromwell lors de la guerre civile du milieu du XVII^e siècle. Le château n'était plus habité depuis longtemps.

Dana adorait cet endroit. Son frère avait l'habitude de l'y emmener pour se promener dans le parc qui l'entourait et dessiner le paysage. Du promontoire, on avait une vue imprenable sur le Firth de Forth, Édimbourg et Arthur's Seat. Plus jeune, elle s'était amusée à y jouer à la princesse perdue dans les bois qu'un chevalier venait secourir. Évidemment, en bon prince, Jonat tuait toujours le méchant dragon.

«J'ai quelque chose pour toi», dit la jeune fille en enfouissant sa main dans son manchon.

Elle en sortit un livre un peu usé au dos et aux coins. Jonat le reconnut aussitôt. C'était un recueil de poèmes de Robert Burns. Il en avait souvent fait la lecture à sa sœur.

« Tu aimes bien Burns, je crois.
– Oui, mais...
– J’ai écrit un petit mot dans la page de garde. Tu penseras à moi. »

Il prit le livre et l’ouvrit.

« *Touché par l’amour, tout homme devient poète...* »

– C’est toi qui as dit ça un jour. J’ai trouvé ça beau. »

Il referma doucement le livre et lui sourit.

« C’est de Platon, en fait. »

Elle haussa les épaules.

« Tant pis! Ça aurait pu être de toi. Il faut être capable de sentiments pour en susciter. »

Les yeux noisette s’assombrirent soudain comme si la lumière les avait quittés. Dana pressentit quelque chose dans le cœur de son frère. Aimait-il une autre femme qui ne l’aimait peut-être pas? Elle l’imagina avec une inconnue qu’elle se peignit sous les traits de toutes les jeunes femmes qu’elle connaissait. Elle les vit tous les deux comme elle avait vu Thomas et Catherine Murray s’embrasser à en gémir. Ces lèvres qui se touchaient, s’écrasaient littéralement, humides et molles, pleines de leur salive qu’elles se partageaient. Elle s’était sauvée, dégoutée.

« *To a kiss³* », murmura-t-elle.

Le visage de Jonat se leva vers elle.

« C’est l’un des poèmes de Burns, tu te souviens? Tu le liras à cette personne à qui tu penses souvent. »

Les joues s’empourprèrent violemment. Le jeune homme ouvrit la bouche, mais ne dit rien. L’étonnement lui avait volé la voix. Comment avait-elle deviné? Un profond malaise lui vrilla le ventre. Mais qu’avait-elle deviné au juste? Les yeux vairons de sa sœur cherchaient à voir en lui comme à travers un volet ajouré.

« Merci... » bredouilla-t-il en se levant brusquement.

Il allait l’oublier! Il rangea le précieux cadeau dans le compartiment à bagages situé au-dessus de sa tête.

« Moi aussi, j’ai quelque chose pour toi. J’ai pensé qu’aujourd’hui était plus approprié pour te l’offrir. »

Trop heureux de la diversion, il dégagea un coffre assez lourd et le posa sur le siège. Puis, fouillant de nouveau, il en prit un autre, plus petit et plus léger, fabriqué dans une essence rougeâtre. Celui-là était pour elle.

3. *Pour un baiser.*

«J'espère que tu aimeras.»

Dana l'ouvrit. Il était rempli d'une variété de pinceaux, de bâtons de pierre noire et de sanguine, de craie blanche et de sépia, de couleurs, d'huiles et de tout ce dont elle pourrait avoir besoin pour exprimer son talent. Un coffret d'artiste. Le plus merveilleux cadeau qu'elle eût jamais reçu.

«Alors?»

Son sourire suffit à lui répondre.

Jonat allait ranger le coffre de bois sombre. Dana avisa les initiales J. C. gravées sur une plaque de laiton rivée sur le couvercle.

«C'est le tien?»

– Le mien?

– Tu as aussi un coffre à peinture?

– Oh, ça? Non... ce sont mes instruments de travail, expliqua Jonat.

– Je peux les voir?»

Son frère hésita. Il se rassit, posa le coffre sur ses genoux et l'ouvrit. Dana ne put s'empêcher de frissonner devant le contenu. Il y avait là des scies, des couteaux, des pinces et divers autres instruments de métal brillants et tranchants. Chaque outil, dont le manche avait été sculpté dans un bois très sombre, était placé dans un espace taillé spécifiquement pour lui dans le velours rouge.

«Tu te sers de tout ça?»

– Oui. Ce sont les instruments nécessaires au chirurgien.»

Jonat caressait le manche d'un instrument dont le tranchant de la lame ne pouvait mentir sur l'usage qu'il devait en faire. Dana en ressentit un profond malaise. Les médecins possédaient des lancettes, des ventouses, des clystères et d'autres objets destinés à soulager le malade. Ils interrogeaient le corps selon des critères bien définis par Hippocrate : lecture du pouls; examen des yeux, du teint, de la bouche et des dents; étude des urines. Cela suffisait pour poser un diagnostic et prescrire le traitement approprié. Mais jamais le médecin ne touchait le malade. Par contre, seulement dans les cas qui le laissaient perplexe, le docteur Balfour se risquait à palper l'abdomen. Ce qui était considéré, pour un médecin digne de sa profession, comme un acte trivial.

Seuls les chirurgiens touchaient les corps malades.

Pour Dana, la médecine était un art qui se situait à la limite de l'obscur. Si son père condamnait certaines pratiques de ces hommes de science qui osaient trop souvent défier les lois divines, elle refusait de croire Jonat capable de commettre ces actes blasphématoires.

«Tu veux vraiment devenir chirurgien?»

Le jeune homme comprenait la réticence de sa sœur.

«Je veux aider à sauver plus de gens, Dana.»

Elle jeta un regard sur les lames qui brillaient sur le velours rouge, incertaine de ce qu'il avançait.

«La science livresque des médecins a ses limites, tu sais. Un cancer ne se soigne pas avec des saignées et des purgatifs. Il faut enlever la tumeur. Et pour cela, il faut connaître comment et de quoi est fait le corps humain. Il faut l'explorer et le manipuler.

– Tu l'as déjà fait?

– Opérer un cancer? Oui.

– Et disséquer des morts?

– Je dois le faire, Dana.

– Des corps qui viennent des cimetières?

– Cela arrive parfois...»

Il s'interrompit, réalisant que ses propos ne seraient peut-être pas convenables pour une fillette de onze ans. Elle avait déjà trop entendu de la querelle entre son père et lui. Des choses qu'il ne pouvait lui expliquer pour le moment.

«Ma thèse est complétée et, lorsque le semestre d'hiver sera fini, j'aurai eu mes vingt et un ans, Dana, se reprit-il en refermant le coffre. Si je passe mon examen, je serai reçu médecin le premier jour d'août. Ce sera très bien. Mais je devrai toujours avoir recours à un chirurgien pour faire ce que ma discipline ne me permet pas de faire, aussi prestigieuse puisse-t-elle être. Que ce soit pour réduire une fracture, inciser un abcès ou recoudre une plaie ouverte. Pour moi, le médecin ne peut exister sans le chirurgien et inversement, et c'est pour cette raison que je désire être les deux. Tu comprends? L'homme est une machine si complexe et tellement fascinante. J'ai envie de découvrir comment elle fonctionne. C'est la recherche de toute une vie. Découvrir ce qui anime le corps, ce qui engendre la vie... Et père n'admet pas cela. Pour lui ces mystères ne sont que du ressort de Dieu et ne devraient pas être questionnés.

– Parce que c'est Dieu qui donne la vie.»

Les sourcils bruns du jeune homme s'élevèrent au-dessus d'un regard étonné.

«C'est de Dieu que nous vient notre âme. Et c'est notre âme qui nous fait bouger, non? L'éclaircit la jeune fille.

– L'âme sensible... Dis donc, tu as lu Stahl?»

Enorgueillie d'avoir peut-être dit quelque chose de grand, Dana esquissa un sourire gêné.

«Qui c'est, Stahl?

– Georg Stahl était un chimiste qui croyait que l'homme était

animé par des forces qu'il appelait *anima*, et que ces forces étaient indissociables du corps mécanique et que les maladies étaient le résultat d'un déséquilibre de ces forces. Selon lui, il faut considérer l'être humain comme un ensemble et non en pièces séparées comme une montre. Évidemment, ces pensées reflètent celles d'une époque. Présentement, la science appuie plutôt la théorie du physicien Brown, qui croit que ce sont des stimuli externes qui génèrent le bon ou le mauvais fonctionnement du corps. Mais je pense que Stahl n'avait pas tout à fait tort. Il y a bien plus en nous que le sang et la chair. C'est pourquoi il ne faut pas soigner un symptôme visible sans considérer l'ensemble du corps et l'état psychique du malade.

— Mais tu ne peux pas apprendre comment faire dans les livres? Dois-tu pour cela faire ces... choses... sur les morts? »

Il prit les mains de sa sœur et les serra dans les siennes.

« Il n'existe aucun livre pour remplacer ce que l'on peut apprendre dans la nature. Voir et toucher... »

— Mais tous ces gens, comment feront-ils pour se présenter devant Dieu le jour du Jugement dernier? Où seront leurs corps?

— L'âme n'a point besoin d'habit devant Dieu. »

Elle voulait le croire.

« Mais Papa dit que... »

— Père a ses idées et je les respecte. J'apprécierais seulement qu'il respecte les miennes de la même façon... »

Les mots étaient sortis un peu abruptement. Il soupira de dépit et regarda sa jeune sœur.

« Au moins, pourrait-il les considérer, ajouta-t-il plus calmement. Tu sais, père et moi ne nous entendons pas sur bien des points. Je l'ai déçu, je le sais. Il désirait que j'obtienne une licence en théologie. »

— Papa voulait que tu sois ministre du culte comme lui. Mais il est fier que tu sois médecin.

— Peut-être l'est-il. Un médecin gagne bien sa vie et représente une certaine réussite sociale, ce qui ne peut que flatter son image. »

Jonat devint songeur, puis il lui sourit tristement.

« Dana, je veux faire ma vie comme je l'entends. Je veux compléter un semestre d'été en anatomie à Londres. »

— À Londres? Mais c'est loin, Londres. Je ne te reverrai plus, Jonat. »

Elle sentit son cœur se liquéfier : Jonat allait partir.

« Londres n'est pas si loin. On s'écrira. Tu pourras peut-être venir avec Mama. Je vous ferai visiter le British Museum et on ira flâner dans Mayfair. Il y a de belles boutiques là-bas, et de magni-

fiques parcs où l'on peut se promener. Tu pourras y dessiner de jolis paysages. Ensuite, quand les conflits entre l'Angleterre et la France seront résolus, j'irai à Paris. La France a développé de nouvelles techniques en chirurgie que j'aimerais bien apprendre. Il y a là-bas de très bons chirurgiens.

– Paris? »

C'était pire! Pour une fois, elle pensa que la guerre avait une bonne raison d'être.

« Tu ne reviendras plus vivre ici, Jonat? demanda la jeune fille en ravalant la grosse boule qui se formait dans sa gorge.

– Non. Je ne le crois pas... du moins pas avant un certain temps. »

Elle sentit les larmes lui piquer les yeux, encore. Elle ne voulait plus se répandre en sanglots. Elle avait inondé son oreiller jusqu'à l'aube. Mais les larmes jaillirent. Furieuse, elle se précipita hors de la voiture, se prit les pieds dans sa pelisse et faillit s'étaler sur la chaussée durcie et couverte de frimas. Glissant sur la neige, elle courut entre les arbres jusqu'au sommet de la pente qui surplombait la plage couverte d'une fine neige où, haletante, les poumons brûlants de l'air froid, elle s'arrêta. Les mains sur sa poitrine, elle libéra le cri qui, toute la nuit, lui avait dévoré le creux du ventre.

Seulement alors entendit-elle les appels de Jonat. Elle l'entendit souffler derrière elle.

« Dana... tu dois comprendre. La médecine, la chirurgie, la science, c'est toute ma vie. »

Comme lui était toute la sienne. Ça, ne pouvait-il pas le comprendre? Elle se tourna pour lui faire face.

« Pourquoi n'épouses-tu pas Miss Balfour? Tu pourrais venir t'installer ici et je pourrais m'occuper de vos enfants et...

– Dana. Écoute-moi. »

Il la saisit par les épaules. Elle avait grandi depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Il plongea dans le regard vif de sa jeune sœur. Ses yeux étaient très grands et bordés d'une longue frange de cils noirs qui les mettait davantage en valeur. Il avait toujours été fasciné par ces iris aux couleurs différentes. L'un était vert de printemps après une tiède ondée et l'autre, noisette, comme les siens. Mais, comme pour ses brodequins, Dana avait toujours cherché à les cacher.

« Malgré toute l'affection que je lui porte, je n'épouserai pas Miss Balfour. Je ne me marierai sans doute jamais, Dana. Je... un mari trop souvent absent fait un très mauvais mari. Et je crains de ne pas avoir beaucoup de temps à offrir à une épouse.

– Alors moi non plus je ne me marierai jamais. Et quand je serai plus grande, je pourrai aller vivre avec toi et te seconder dans ton travail et...

– Tu mérites mieux que ça, Dana. Tu as trop d’amour à donner...

– Je te le donnerai à toi, Jonat.

– Dana... » murmura-t-il, profondément ému.

Elle pencha la tête. Il sentit ses frêles épaules se courber sous ses mains. Le cocher attendait sur son siège. Il avait allumé une pipe et fumait tranquillement, formant de petits nuages autour de son chapeau. Francis l’attendait à l’auberge. Il comprendrait son retard.

« Marchons un peu », dit-il en l’invitant à prendre son bras.

La jeune fille y appuya le sien et accorda son pas à celui de son frère. Ils avancèrent sur le sentier qui menait au vieux colombier.

Comme toujours, sitôt qu’ils se trouvaient à quelques yards de la tourelle, Dana s’y précipita. Posant ses mains gantées sur les pierres, elle écoutait. Il y avait bien longtemps que plus un pigeon ne l’habitait. Mais la jeune fille imaginait les entendre roucouler dans le cœur de la pierre comme autant de messagers divins.

« Lequel est là aujourd’hui? demanda Jonat en la rejoignant.

– Lord Mortimer », murmura Dana.

Lord Mortimer était le messager du malheur. Dana avait choisi le nom de l’entrepreneur de pompes funèbres pour le désigner. Elle avait un nom pour chacun de ses pigeons imaginaires. Ils représentaient ses états d’âme : ses désirs et ses craintes du moment.

Jonat apposa ses mains sur la pierre à son tour et fit mine d’en prendre le pouls.

« Je suis certain que sir Hope⁴ est là aussi, caché quelque part.

– Non... il s’est perdu. »

Elle ne jouait plus.

S’appuyant contre la tourelle, Dana s’évada dans l’espace qui les entourait. À l’ouest du parc, deux tours se dressaient au-dessus d’une profonde douve. Avec quelques bouts de murs écroulés, informes, elles étaient tout ce qui subsistait du château. Plus bas, la mer déroulait dans un doux bruissement des langues d’eau qui léchaient le sucre blanc sur les galets d’une petite anse, remuant avec douceur des amas d’algues noires. Au loin, on devinait Édimbourg derrière le brouillard laiteux.

Dana ferma les yeux et se refit l’histoire de Ravenscraig. Elle imagina facilement les bâtiments dans toute leur brutale splendeur; les

4. Espoir.

gens qui y vivaient, manants et seigneurs, allant et venant à cheval, à pied ou à dos-d'âne. Elle les entendait parler, rire, sentait leur présence. Elle était soudain parmi eux, comme dans un roman.

Jonat la contemplant avec tendresse. Il la trouvait jolie. Il pensait que sa joliesse ne lui venait pas de ce qu'elle paraissait, mais plutôt de ce qu'elle était. Et cette beauté qui irradiait de l'intérieur en serait une impérissable, car le temps n'aurait pas d'emprise sur elle. S'il avait pu aimer une femme pour la vie, cette femme aurait été de la trempe de Dana. Elle était encore si jeune et, pourtant, elle connaissait tant de choses sans le savoir. Avec son regard qui dérangeait, sa sensibilité, sa sagesse d'esprit, il aimait croire qu'elle était une vieille âme.

La jeune fille quitta son monde intérieur et lui sourit.

« Serre-moi fort, Jonat. »

Il l'enveloppa de ses bras.

« Tu sais, commença-t-il, toi et moi, on est pareils.

– Tu es mon frère, c'est pour ça.

– C'est plus que ça, Dana. On est pareils parce qu'on est différents.

– Je ne comprends pas. Comment on peut être différents si on est pareils? »

Le jeune homme éclata de rire.

« C'est pourtant comme ça. Tu vois, on est différents parce qu'on n'est pas ce que les autres voudraient qu'on soit. Peut-être ne sommes-nous pas non plus ce que l'on voudrait être au regard des autres. Mais ça, on ne peut rien y changer. Je ne suis pas qu'un frère, un fils ou un médecin, Dana. C'est le reste qui fait de moi... enfin, ce que je suis. Et ce que je suis ne plaît pas à tout le monde. Et à notre père encore moins.

– Il se calmera et réalisera que...

– Non, la coupa Jonat. Il ne fera rien. Il n'en a ni la volonté ni le cœur.

– Ne dis pas ça, Jonat. Il est notre père.

– C'est tout ce que je peux en dire.

– Vous me chagrinez tous les deux. Pourquoi ne pas faire chacun un pas dans la direction de l'autre?

– Parce qu'il ne saurait me voir. Ce n'est pas tant la chirurgie que père condamne, mais la science dans son ensemble. Elle met en doute plusieurs écrits de la Bible qu'il considère comme étant la seule vérité. Il n'acceptera jamais que je remette en question ce qu'il prêche, tu comprends? Et moi... je ne peux faire autrement. C'est comme ça. Je sais, il n'y aura pas de paix dans ce monde tant

que les hommes s'obstineront dans leurs opinions. Mais, Dana, douter n'est pas refuser la vérité, c'est la chercher. Et ça, père ne pourra jamais le comprendre. »

Il s'écarta un peu et l'obligea à se tourner pour lui faire face.

« Ne te préoccupe pas pour moi. Je ne m'apitoie nullement sur mon sort. Je suis seulement triste pour toi de ce qui arrive. Mais tu es grande maintenant. Tu verras, tu t'en sortiras très bien. Et puis, je vous écrirai, à Mama et à toi.

– Promis?

– Je tiens mes promesses, non?

– Toujours. »